N° 5 — 22e Année

LE NUMERO CINQ CENTIMES

Mercredi 5 Janvier 1910

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

REDACTION :
ROUBAIX, rue Richard-Lenoir, 19, près du théâtre du Feuilleny. — (Téléphone 051)
TOURCOING, rue Varle, 59. (Téléphone 154)
Siège administratif :
Rue de Béthune, 27, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing :
Trois mois : 4 fr. 50 — Un an : 18 fr.
Nord et Départements limitrophes :
Trois mois : 5 francs — Un an : 20 francs
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois et sont payables d'avance

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES. . . . 0 fr. 25 la ligne
RECLAMES : . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS. . . 0 fr. 75 —
LOCALES. . . . . 1 fr. » —

Les annonces seront reçues aux bureaux du Journal ; à Paris, dans nos bureaux : 30, rue Taitbout.

TÉLÉPHONE
A ROUBAIX : N° 051 | A TOURCOING : N° 1579
A LILLE : N° 97

LA JOURNÉE

— La justice prévenue par un ancien sous-lieutenant du 31e d'infanterie, a arrêté les assassins de Mme Gouin.

— L'aviateur Delagrange s'est tué accidentellement près de Bordeaux.

— Des actes de sabotage ont été signalés à Grenelle.

— Les mineurs de l'Aveyron réclament la journée de huit heures.

— Un attentat a été commis, en Bretagne, sur la ligne de Plouescat à Cleder.

OPINIONS

LA RÉFORME administrative

Il paraît que le mot de « Réforme électorale », sur lequel on abritait la R. P., a perdu un peu de son effet magique ; car on a renouvelé le formule. Maintenant, ce qu'on réclame, c'est la « Réforme administrative » qui est, apparemment, impossible sans le changement de mode de scrutin. Et si l'on est si passionné pour modifier la façon de nommer la R. P., c'est pour faire aboutir l'autre réforme.

Telle est l'idée qu'on s'efforce de répandre dans le public. Comme je suis curieux de ma nature, j'ai cherché à savoir en quoi consistait cette fameuse « réforme administrative » paralysée par notre scrutin actuel. Je ne suis pas encore arrivé à le savoir.

Entendons-nous : il y a — il y aura toujours — nombre d'améliorations à apporter, dans l'organisation de nos services publics. Ce sont des mesures de détail, des simplifications de rouages ; des perfectionnements de mécanismes ; des suppressions de nos absurdes tentateurs paperassières, que j'ai tâché d'oblitérer, pour ma part, autant que qui que ce soit. Il est vrai que les progrès à réaliser à ce point de vue se heurtent à des résistances qui arrêtent tout. Mais d'où viennent ces résistances ? Du mode de scrutin ? Du corps électoral ? La bonne plaisanterie ! Elles viennent de la bureaucratie, de ses routines, de ses intérêts, de ses situations acquises, de son pouvoir sur les ministres qui sont censés la commander.

Il me souvient qu'il a été question, il y a peut-être une dizaine ou une douzaines d'années, de supprimer, à mesure que des extinctions se produiraient, un certain nombre de fonctionnaires des finances devenus inutiles. Qui s'y est opposé, s'il vous plaît ? Des Chambres nommées au scrutin d'arrondissement, lui obstinément voté cette petite réforme, sur la proposition de leur Commission du budget. Les ministres l'avaient accepté du bout des lèvres, faute de pouvoir faire autrement. Mais la résistance des intéressés, la mauvaise volonté du gouvernement, la force passive des bureaux, a fini par faire tout avorter.

Voilà pour les réductions de personnel : réductions dont, d'ailleurs, on exagère fort l'importance. Ceux qui n'ont pas mis la main à le besogne et regardé les choses de près, se font à cet égard les illusions les plus énormes. On ignore combien les rouages administratifs ou judiciaires tiennent une faible part de nos budgets actuels. On ignore que nos gros accroissements de services et de dépenses tiennent au développement de l'instruction publique, des postes, des routes, etc. On vit sur de vieilles formules qui avaient leur raison d'être autrefois. Les réductions de personnel les plus féroces économiseraient tout juste au budget le prix d'un cuirassé, qu'on déclorera mal construit, arriéré et à valeur militaire nulle, aitôt qu'il sera achevé.

Mais, encore un coup, ces réductions de personnel, les électeurs n'y sont nullement opposés. Ils sont contribuables, et ne demandent qu'à ne pas payer de dépenses inutiles. Encore une fois, si elles ne se font pas, accusez-en le pouvoir des bureaux.

Les simplifications de formalités et de paperasseries seraient tout à fait nécessaires. Je le demande à tous les hommes de bon sens, en quoi le scrutin « majoritaire », en quoi le scrutin d'arrondissement lui-même y est-il opposé ? Les électeurs d'arrondissement pâlissent du ridicule formalisme, des ridicules complications de notre administration : ils n'ont aucune raison de s'y intéresser ; au contraire. Pourquoi donc les voyons-nous se perpétuer ? Parce que la plupart des ministres manquent d'énergie pour se rendre maîtres de leurs subordonnés ; parce qu'ils se laissent envelopper par le personnel, par les habitudes, par les idées, par les résistances, auxquels ils devraient imposer un esprit nouveau ; parce qu'ils sont rassaisés et dominés par les mutins que leur mission est de corriger. Les électeurs n'y sont pour rien ; au contraire : ils applaudiraient et soutiendraient le gouvernement qui, à cet égard, accomplirait son devoir.

Voilà, pour ma part, ce que j'entends par ces mots : « Réforme administrative ». Mais on semble en faire une formule cabalistique qui contient tout un monde de choses mystérieuses sur lesquelles on ne s'explique pas. Qu'on nous dise, de grâce, de quoi il s'agit. Mais on garde un silence prudent : « Réforme administrative ». L'expression fait bonne figure. Si l'on s'en tient à ces termes vagues, tout le monde sera séduit. Peut-être si l'on précisait, aurait-on un succès moindre et proposerait-on des mesures fort contestables.

Mon ami M. Cruppi a été plus franc. Il nous a donné quelques indications sur la conception de la « réforma administrative ». Elle consiste à supprimer les départements actuels pour rétablir les anciennes provinces. L'idée n'est pas nouvelle ; elle est intéressante ; j'ai peine à croire qu'elle soit urgente. Nos pères de la Révolution ont-ils eu raison de morceler le territoire autant qu'ils l'ont fait, pour détruire l'esprit local ? Vaudrait-il mieux avoir comme subdivision du territoire national, des régions ayant mieux gardé leur vie propre et une forte personnalité ? C'est une grosse question historique et philosophique. Je crois qu'il serait quelque peu difficile de revenir sur leur œuvre, et de reconstituer aujourd'hui des sortes de personnalités provinciales. Dans tous les cas, on fera nécessairement admettre qu'il y eût là une des nécessités de notre lendemain. Je puis même affirmer à Cruppi que le R. P. ne réaliserait pas son rêve.

Rien n'est plus dangereux que les formules vagues, sous lesquelles chacun peut mettre ce qui lui plaît. Encore une fois, qu'on veuille bien nous dire ce que c'est que cette réforme administrative qu'arrête notre mode de scrutin.

Camille PELLETAN.

AU JOUR LE JOUR

La grève des bras croisés

Pataud, qui n'obtint naguère à Lille qu'un très médiocre succès auprès des « camarades » électriciens, y a trouvé par contre des émules et des imitateurs parmi les aides-machinistes du Théâtre. Ceux-ci ont récidivé dimanche dernier à leur usage le « coup de l'Opéra », par quoi fut agrémenté récemment le séjour du roi Menelek à Paris, c'est-à-dire quelques soles, ils apportèrent en guise de souhait de bonne année à leur directeur une modeste demande d'augmentation qui ne souffrait pas le moindre *sursis*, encore que, ironie du sort, une pièce de ce nom figurât ce soir-là sur l'affiche.

Ils ont obtenu satisfaction, et je les en félicite. Mais, si leur demande était justifiée, pourquoi la présenter d'une manière aussi... péremptoire ? Une revendication, si légitime soit-elle, présentée de la sorte, le couteau sur la gorge, prend toutes les apparences d'un guet-apens : « La bourse ou la vie, cinquante centimes d'augmentation ou pas de représentation ! » C'est un peu brutal !

Pour peu que de pareilles mœurs se généralisent, notre existence ne tardera pas à être semée d'embuscades traîtresses comme en tendait le vieux *Roi des Montagnes* aux riches touristes qui s'aventuraient dans les environs d'Athènes. Encore le héros d'Edmond About avait-il le bon goût de ne rançonner que les gens en état de le payer grassement, tandis que nos aides-machinistes n'hésitent pas à prendre comme otages tous les spectateurs, riches ou pauvres.

J'imagine volontiers que parmi ceux qui se morfondaient dimanche soir devant un rideau obstinément baissé et voyaient s'enfuir, avec les minutes, leur dernière chance d'attraper un car pour rentrer chez eux, il se trouvait pas mal d'ouvriers qui ont pu apprécier par eux-mêmes l'excellence de ces mœurs néo-syndicalistes.

Mais le droit de grève, dira-t-on, est inscrit dans la loi ! Oui certes, mais je doute qu'il l'ait été pour permettre à l'ouvrier de fonderie de se croiser les bras au moment où l'acier jaillit du convertisseur en une rouge coulée, à l'électricien d'abandonner les machines lorsque la nuit étend ses voiles, ainsi que l'on chante dans *Mireille*, et aux aides-machinistes de cesser le travail quand on a besoin d'eux pour « planter le décor du trois ».

Des revendications présentées dans ces conditions perdent *ipso facto* tout caractère légal.

De plus, et c'est là le plus sérieux, elles indisposent sérieusement le public, qui consent bien à rire tant qu'il « écope » pas mais qui pourrait bien un jour se fâcher pour de bon.

Ce jour-là, les Pataud et consorts n'en mèneraient pas large.

Pierre RAMBAUD.

Grève mouvementée

Les ouvriers de l'usine de boulons Palle-Bertrand, au Chambon-Feugerolles, en grève depuis quelques jours, ont brisé à coups de pierres un grand nombre de vitres de l'usine.

Une trentaine de gendarmes sont sur les lieux.

Cette grève a été provoquée par un incident futile mais s'est aggravée par suite du refus des patrons de recommaître le syndicat ouvrier.

Les héritiers de Léopold II

On croit savoir que les titres de la Société des Sites sont définitivement acquis à la succession et que les héritiers maintiennent leurs revendications concernant les douze millions de la fondation Cobourg.

CHRONIQUE

Les petites agapes

Le bise soufle, chargée d'humidité ; des nuages de neige fondante glissent dans le ciel brumeux et bas. Quel temps propice pour rester le soir à la maison et déguster, dans l'appartement bien clos, les joies pures de la lecture ou du sommeil ! C'est le moment que choisissent les secrétaires d'associations amicales d'anciens élèves des bazars de Saïgon, d'institutions de dames, pour jeter à la poste d'innombrables invitations multicolores. Tel sur ma table une demoiselle de ces cartons par lesquels des gens courtois mais intempestifs m'engagent à m'arracher aux douceurs du beau pour venir consommer au prix fort, en de lointaines gargotes, des huîtres dégelées.

Les secrétaires obéissent à la routine et c'est leur devoir, mais les diners de Lakedens manquent d'éclat. Nous sommes loin du temps célébré par les « Mémoires de Bilboquet » où le modeste maître de pension lançait entre Noël et le jour de l'an ses prospectus ainsi libellés :

« Les anciens élèves de l'institution fondée par l'éminent Verdoreau, dont M. Cabochard fut le digne successeur, prévoient leurs anciens condisciples qu'ils sont convoqués jeudi prochain chez le restaurateur Poliveau, ancien élève de la maison, chargé de recueillir la souscription de vingt francs par tête. Aucun étranger ne sera admis à ce banquet fraternel qui réunira un grand nombre de nos célébrités politiques et littéraires ».

Le soir du dîner, Poliveau, en personne naturelle, se tenait à la porte, le serviette sous le bras, et tendait le dextre à chaque convive. Si quelque grincheux se dérobait à cette poignée de mains non inscrite sur le programme, Poliveau s'écriait : « Tiens, je ne reconnais pas le petit Poliveau ! Allons donc, tu sais bien, vous m'appeliez Rouget. — Ah ! oui, Rouget, le petit Rouget. — Nous étions copains. Tu n'es donc jamais venu ici ? — Mais non, j'ignore que... — Eh ! bien, à présent, tu connais le porte. »

Dans les groupes, on échangeait des propos intimes mais peu cohérents : « Tiens, toi ici. Comquenel ? Comme tu as engraissé ! Je ne l'aurais pas reconnu. Que fais-tu maintenant ? — Je suis dans les ressorts à boudin pour sommiers électriques. — Moi, dans la maqueraure. — Comme ça se rencontre ! »

C'était intime et charmant. Mais on s'est lassé de ces épanchements à date régulière et voilà un des motifs pour lesquels les dîners de Lakedens sont dans la marmelle. Il y a une autre raison : la cuisine française traverse une crise. Les menus de restaurants pèsent de tout leur poids sur beaucoup d'estomacs. Ils sont à la fois surabondants et médiocres. Aussi une ligne de commanditaires vient-elle de se former pour demander qu'on réduise le nombre des services à quatre plats, pas davantage — mais quatre plats savoureux, succulents, savoureux... Juste le compte des dents servis au plus ancien feslin, dont nous avons gardé le menu, le repas ordonné en 1458 par Taillevent, cuisinier de Charles VII, pour le comte d'Anjou : « Un civet de lièvre, un quartier de cerf qui avait passé une nuit dans le sel, un poulet farci et une demi-langue de veau ! » Remarque le savant équilibre du gibier et des viandes blanches. On peut restaurer ce restaurant vieux-neuf.

CAMILLE LE SENNE.

Sabotage dans une Mine

Au puits Mars, des mines de Saint-Etienne, une grève a constatation à été faite ces jours derniers.

Un gouverneur passant dans une galerie, reçut sur le tête une petite pierre tombée de le voûte. Le gouverneur explora la galerie avec un lampe afin de s'assurer si le boisage ne présentait pas les symptômes d'une rupture prochaine. Quelle ne fut pas la stupeur du gouverneur en constatant qu'une quinzaine de billes formant le chapeau du boisage avaient été sciées dans le milieu. Un éboulement était imminent. Les ingénieurs furent aussitôt prévenus ainsi que le Procureur de la République et le contrôleur des mines. Les pièces saisies seront extraites du puits et soumises à l'examen d'experts.

Les correspondants d'informations et des journaux parisiens qui font connaître ce grave fait ajoutent :

« Quoique l'attentat criminel parisiens évident, car le boisage fatiqué ne cède qu'lentement dans une galerie, cette affaire a été tenue soigneusement cachée. Au Perquet et à la police, les magistrats disent ignorer ce sabotage qui aurait pu coûter le vie à plusieurs ouvriers.

« En tous cas, nous savons que l'enquête se poursuit activement malgré la discrétion dont on l'entoure, et lorsque le nouvelle de l'attentat sera connue il n'est pas besoin de dire qu'elle provoquera le plus vive émotion. C'est, en effet, le premier fait de ce genre qui se produit dans notre bassin houiller. Les catastrophes y furent malheureusement fréquentes ; parfois, en les attribua à des imprudences d'ouvrier, mais jamais l'on ne signala un acte de sabotage aussi odieux. »

DUPERIE

Plusieurs de nos confrères parisiens commémorent la visite des ouvriers recalés par M. de Mun pour les présenter à l'archevêque de Paris qui se flatte d'étendre sa sollicitude à tous les travailleurs.

« Fumisterie, dit la *Lanterne*, que de prétendre que la solution de la question réside dans le retour du monde ouvrier à des sentiments chrétiens et à la fréquentation de l'Eglise. Il fut, ce temps où les travailleurs affluaient aux offices, croyaient en Dieu et en ses ministres, et cette époque correspond précisément à celle de l'asservissement complet des déshérités de la fortune et de la naissance. Avec qui donc l'Eglise avait-elle partie liée si ce n'est avec les oppresseurs du peuple ? Curés et seigneurs, plus tard prêtres et grands bourgeois, voilà ceux qui se rencontrèrent toujours dans le clan des privilégiés vivant largement et sans rien faire, du dur travail imposé aux ouvriers. Aujourd'hui encore, quels sont les amis de l'Eglise, sinon tout ce que la noblesse nous a légué d'inutiles viveurs et joufflusses, et tout ce qui représente encore la caste des odieux exploiteurs de la misère des travailleurs.

« Avec un pareil passé, avec de pareilles relations dans la société actuelle, le clergé voudrait faire croire aux ouvriers qu'il ne s'emploie qu'à servir leur cause. Non, fumistes, ceux qui parlent ainsi, naïfs ceux qui se laissent aller à les croire. »

A une conclusion identique, le XIXe Siècle ajoute :

« Aussi se manifeste, sans équivoque, la dernière espérance de la faction romaine.

« Se rendant compte que son rôle politique est fini, elle tenta de se donner une fonction sociale et de, selon le mot de M. Ameline, « pénétrer dans le peuple ».

« Pour remplir cette saine mission, nul n'était plus qualifié que M. le comte de Mun.

« L'ancien cuirassier catholique n'a-t-il pas en effet « pénétré dans le peuple » il y a longtemps pour la première fois, lorsqu'en 1871 il commandait les charges sabrant les ouvriers et qu'il proclamait que la peuple qu'il faisait assassiner « mourait avec insolence ».

M. CLÉMENCEAU
et le Parti Radical-Socialiste

Une interview par téléphone avec M. Vallé

M. Marcel Hutin, de l' « Echo de Paris », a interviewé téléphoniquement mardi soir M. Vallé, président du Comité exécutif du parti radical et radical-socialiste, à propos de la démission de M. Clémenceau. A titre de document, voici le résultat de cette conversation par fil :

— Et M. Clémenceau ?

Telle est l'interrogation que j'ai posée hier soir, par téléphone, à M. Ernest Vallé, sénateur, président du Comité exécutif du Parti radical et radical-socialiste.

— Rien de nouveau, m'a répondu l'ancien garde des sceaux du ministère Combes.

— Cependant M. Clémenceau, lorsque vous vous êtes rendu chez lui, pour tâcher de le faire revenir sur sa démission de membre adhérent du Parti radical qu'il vous avait envoyée, vous a-t-il qu'il réservait sa réponse ?

— Il le réserve toujours.

— On affirme que l'ancien président du Conseil maintient sa résolution ?

— Il fera ce qu'il croira devoir faire.

— Avez-vous l'intention de répondre aux attaques dont vous et votre Comité êtes l'objet dans la presse et dans le monde politique à propos de cette démission ?

— Pas le moins du monde. Le seule chose à laquelle je me suis résolu c'est à publier demain le texte exacte de la dépêche envoyée à nos amis de Toulon avant le scrutin des ballottages des élections municipales et qui a motivé la lettre de M. Clémenceau.

— Pourrai-je en avoir communication ?

— Parfaitement. Vous écoutez ? Voici :

« Le comité exécutif du parti radical et radical-socialiste, fidèle aux principes du parti, représente énergiquement l'alliance avec les républicains et invite les radicaux et radicaux-socialistes de Toulon à faire dimanche, en observant la discipline de gauche, tout leur devoir républicain.

VALLÉ.

— Quand votre Comité se réunit-il ?

— Demain soir, mercredi. Malheureusement je ne serai pas à Paris et je ne pourrai pas le présider. Du reste il n'y a rien d'important à l'ordre du jour !...

— Alors, excusez-moi de vous avoir dérangé, monsieur le Président, et au revoir !

***

A propos de M. Clémenceau, signalons une information d'après laquelle l'ancien président du Conseil doit s'embarquer l'été prochain pour l'Amérique du Sud. A Buenos-Ayres et à Monte-Video il ferait une série de conférences sur « le Socialisme ».

ECHOS

Décadence.

L'Université de Copenhague va se débarrasser des documents réunis par Cook sur sa prétendue découverte du pôle. On assure que les autorités universitaires remettront ces documents au musée criminel de la police de Copenhague.

Le pôle Nord finissant par échouer au poste de police !

Le Sherlock Holmes Allemand.

Les « ours » se suivent et se ressemblent, proclame un calembour fameux. Il paraît en effet du même des tigres. Après la tigresse de Marseille, après le tigre d'Orléans, voici que l'on signale le tigre de Champagne...

Cet animal se serait montré ces jours derniers dans les villages de Drouilly, Prongy et Sengy. Le bruit de son apparition a vivement ému les habitants du pays.

Deux gendarmes sont partis pour Sengy à la recherche du fauve.

Le troisième tigre.

L'affaire monstre des détournements de Kiel a mis récemment en lumière un détective allemand, qui est devenu un personnage. On l'appelle Wannowski. Depuis 1900, du reste, les journaux ont plus d'une fois célébré son flair et son intelligence.

On rappelle à présent le Sherlock Holmes de l'Empire, ce qui n'est pas un petit éloge pour un inspecteur de la Sûreté.

C'est la fils d'un avocat de Posen. Il est donc de famille bourgeoise. Il fut même à la tête d'un assez gros héritage, qu'il absorba en quelques années, histoire de passer sa prime jeunesse plus gaiement.

Resté sans un pfennig devant les réalités de l'existence, Wannowski se sentit attiré par les enquêtes policières. Il entra dans la Confrérie à Berlin. Il est devenu un maître dans l'art de pister les escrocs, plus spécialement les affaires de faux et les faussaires.

Joli talent !

L'ESPRIT DE TOUS

Interrogée par son père sur l'Histoire de France, Mlle Lili passe brusquement du Moyen-Age à la Révolution.

— Mais, ma petite fille, entre Louis XI et la Révolution française, il s'est passé quelque chose.

— Oui, papa, il y a eu ma scarlatine.

LE MARTYROLOGE DE L'AVIATION

ENCORE UN NAVIGATEUR AÉRIEN QUI SE TUE

Une aile de sa Libellule Blériot s'étant brisée, il est précipité sur le sol et est écrasé sous les débris de son appareil.

Lefebvre, De Rue (capitaine Ferber), Fernandez, un autre encore, assez récemment en Italie, ne devaient pas être les seules victimes de le science et du sport nouveau. Nous apprenions hier après-midi par une dépêche de Bordeaux, envoyée par un ami qui assistait aux expériences à l'aérodrome de la Croix d'Hins, la mort accidentelle de Léon Delagrange.

Celui-ci avait, la veille, en plein brouillard, dans les conditions les plus défavorables, accompli sur son monoplan Blériot, des prouesses qui avaient émerveillé les spectateurs.

La journée de Lundi

C'est à deux heures de l'après-midi qu'il ordonne le lâcher tout. Voici l'oiseau, qui roule sur ses trois roues, vers le sud de la lande, dans la direction de la route de Bordeaux-Bayonne. Au bout de dix mètres, la roue arrière se soulève de terre, tandis que l'avant se soulève à son tour dans un envol impressionnant au possible, accueilli par la sympathique aviateur qui s'élève dans un angle savant jusqu'à vingt mètres de haut environ. Les acclamations crépitent. Quelques secondes à peine se sont écoulées que déjà la *Libellule* a disparu en pleine brume. C'est alors le spectacle angoissant d'un homme qui s'enfuit dans la nuit et que décèle seul, tout là-haut, le bruit de son moteur ronronnant. Puis le bruit du moteur s'éteint dans la brume lointaine. Mais peu à peu, on le voit grandir à nouveau et voici, dans sa forme vaporeuse, et très haut, la *Libellule*, qui repasse presque au-dessus de nos têtes, se dirigeant vers les hangars Blériot. Le Delagrange nous avons plus parfaite bientôt après la descente.

A ce moment, un bruit sec arrêt du moteur nous donne une impression d'angoisse, mais l'habile pilote a simplement coupé les gaz et effleuré de ses roues le sol de la lande, en vue d'un atterrissage, pour remonter bientôt avec une maîtrise incomparable à la recherche d'un endroit meilleur. De nouveau, il a complètement disparu dans le ridoeu blanc de la brume, et le bruit du moteur s'étouffe, cette fois, jusqu'à complète disparition. Où est-il ? A ce train de plus de 55 à l'heure, il a fini par atterrir au bout d'environ huit minutes, après s'être trouvé perdu aux extrêmes limites de l'aérodrome, par les petits bois de pins, avoir bouclé une dizaine de circuits dans tous les sens, franchi les poteaux limitatifs de la piste de six kilomètres et s'être souvent demandé vers quel côté des landes de Gascogne il dirigeait ses ailes. On écoute : rien. Mais tout à coup, un de ses mécaniciens s'écrie : « M. Delagrange appelle là-bas ! » On court, c'est lui. L'aviateur est indemne.

Sa rentrée à l'aérodrome est saluée par de chaleureuses félicitations.

Hélas ! cette journée triomphale, où la témérité de l'aviateur s'était révélée, devait avoir un tragique lendemain.

La catastrophe

L'accident qui a coûté la vie à Delagrange s'est produit à 2 heures 40.

L'aviateur sortit son aéroplane à 2 heures et demie en présence de quelques personnes. Il prit place au volant et effectua des vols superbes à la vitesse de 90 kilomètres à l'heure, venant virer exactement au-dessus de son hangar après chaque tour de piste de six kilomètres.

Au troisième vol, l'aile gauche de l'appareil se brisa, l'aéroplane capota et tomba d'une hauteur de dix mètres. La chute fut vertigineuse.

On se précipita au secours du malheureux aviateur qui gisait au milieu des débris de toutes sortes.

Un médecin appelé en toute hâte ne put que constater la mort. Delagrange avait la poitrine défoncée, le crâne fracturé et les jambes brisées.

Le Maire de Bordeaux et un de ses adjoints qui se trouvaient à l'aérodrome, rentrèrent en ville après l'accident et décidèrent que le Conseil municipal se serait représenter aux obsèques et enverrait une couronne au nom de la ville.

La date de la cérémonie n'est pas encore fixée.

Notes biographiques

Il avait délaissé la sculpture pour l'aviation

Delagrange fut un des premiers aviateurs français. Après avoir abandonné le baptême Voisin, il essaya le système Wright et alla même à Pau pour faire son apprentissage.

Après les relativement succès de Blériot, notamment la traversée de la Manche, il monta le monoplan de Blériot, mais il n'eut pas grand succès.

Mais à Doncaster, Delagrange battit le record du monde pour la vitesse. Son dernier exploit fut son record sur monoplan, du 18 décembre 1909 à Juvisy, effectuant 200 kilomètres en 2 h. 52 m. (record de vitesse). Il approcha alors le record du monde [illegible] pour [illegible] et battait tous les records pour [illegible] jusqu'à [illegible] mètres.

Enfin il avait hier effectué, à la Croix d'Hins, des vols superbes, notamment à travers un brouillard intense.

Delagrange était né à Orléans en 1873. Il fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts. C'est là qu'il se rencontra avec Gabriel Voisin et Henri Farman. Delagrange se destinait à la sculpture. Il eut même quelques succès au Salon. Parmi ses meilleures œuvres, on cite un « Page florentin », un « Templier » et un groupe « Amour et Jeunesse ».

Cette dernière œuvre se trouve actuellement au Musée de Copenhague.

Delagrange était très épris de sports, pratiquant beaucoup la chasse, la vélocipède, puis l'automobile. Vers 1905, alors qu'il n'y avait que peu d'initiés qui s'intéressaient à l'aviation dont le mouvement commençait à peine à éclore, Delagrange durant deux années suivit patiemment les expériences. Ce ne fut qu'en 1907 qu'il se produisit en public avec le premier type d'aéroplane Voisin.

Il fit de rapides progrès en aviation et concourut avec Henri Farman. On se rappelle que Delagrange fut l'un des aviateurs français qui remportèrent la coupe Archdeacon. Il se rendit en Italie où il fit une série de beaux vols devant le roi Victor-Emmanuel et la reine, notamment à Rome et à Turin. Il prit une part importante à la grande semaine d'aviation de Bétheny.

Tout dernièrement, il participait au meeting de Doncaster, et depuis il avait en différents endroits de la France effectué de nouvelles expériences.

En dernier lieu il s'était rendu à Croix d'Hins, près Bordeaux, où il vient de trouver la mort.

LE MYSTÈRE DU TRAIN 826 EST ÉCLAIRCI

Mme Gouin fut assassinée ; un soldat, fils d'un sous-brigadier de la Sûreté parisienne, et un de ses camarades avouent être les auteurs du crime.

Le 15 décembre dernier on trouvait sur la ligne de Paris à Fontainebleau, sur le ballast, à hauteur de Brunoy, le cadavre inutilé d'une dame Gouin, propriétaire à Paris.

On crut d'abord à un accident, puis une autre version circula dès le lendemain : Mme Gouin aurait été assassinée.

La disparition de bijoux que Mme Gouin portait sur elle habituellement, accrédita cette version.

La police ouvrit une enquête au cours de laquelle plusieurs témoignages intéressants se produisirent.

Plusieurs voyageurs signalèrent notamment que deux soldats aux allures bizarres avaient été vus dans le couloir du wagon où avait pris place la victime. Les recherches s'aiguillèrent dans cette direction. On fouilla toutes les casernes des environs de Paris, celles notamment de Fontainebleau, de Montargis, sans succès.

On est bien des soupçons sur un soldat, nommé Gräby, fils d'un sous-brigadier de la sûreté de Paris, en garnison à Melun, qui s'était absenté la soir du crime. Mais il avait fourni un alibi et on avait, en apparence, tout au moins, abandonné cette piste.

Bref, on semblait ne plus voir bien clair au l'affaire. Le mystère persistait.

On en revenait même à la version de l'accident en plaisantant les médecins experts qui croyaient toujours à un crime, et notamment le docteur Balthazard qui affirmait posséder quinze preuves de l'assassinat.

Dimanche soir encore, la sûreté faisait publiquement la note où elle avouait n'être arrivée à aucun résultat et qui se terminait ainsi :

Désormais cette affaire entre dans une phase ne permettant d'accomplir de nouveaux actes dans un temps plus ou moins éloigné. Mais le [illegible] ne dépend pas uniquement de la [illegible]

Les recherches vont se continuer dans [illegible] dans [illegible] du [illegible] et [illegible] dans [illegible] du [illegible] et [illegible] dans [illegible] du [illegible] et